

MAC VAL

Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
Place de la libération — Vitry-sur-Seine

DOSSIER DE PRESSE



EXPOSITION

SMITH

Ici grand ouvert

23.05.26 — 31.01.27

SMITH, Autoportrait, 2021. Courtesy Galerie Christophe Gaillard/Modds. @traumsmith

« Ici grand ouvert » Exposition de SMITH du 23 mai 2026 au 31 janvier 2027

Commissariat général Nicolas Surlapierre
Commissaire de l'exposition Frank Lamy,
assisté de Julien Blanpied

Artiste chercheur né en 1985, SMITH navigue entre photographie, image animée, installation, sculpture et performance. Son travail s'organise en cycles ouverts, souvent amorcés par la photographie. Il y défait toute chronologie, déplace les frontières du portrait et du paysage et ouvre un espace où s'entrelacent les règnes humain, animal, végétal, minéral et céleste. Son œuvre est traversé par une poétique de la métamorphose, qui déborde le seul registre du réel, parcourt les espaces de l'entre-deux, habite les seuils plutôt que les certitudes. Les formes glissent, les identités se déplacent, les corps se transforment, la perception change de régime. Depuis des états de conscience fluctuants, de la transe aux psychédéliques, SMITH tisse un réseau de correspondances entre pratiques corporelles et cognitives et dispositifs scientifiques et technologiques expérimentaux, à la recherche d'un point de contact où se recomposent ensemble spiritualité, sensibilité et technique.

Au MAC VAL, des œuvres de l'artiste ont été présentées dans les expositions collectives « Lignes de vies – une exposition de légendes » en 2019 et « Histoires vraies » en 2023.

La scénographie de l'exposition est pensée avec la complicité des architectes et designers Matthieu Prat (Diplomates) et Sami Rintala, assisté de Toni Lozano. La monographie « Ici grand ouvert » réunit des œuvres anciennes et nouvelles dans un grand geste qui dévoile la production de l'artiste à l'aune de ses présentes et futures interrogations.

Une programmation régulière de rencontres, performances, projections, gestes, actions, rythme l'exposition.

Un catalogue à paraître en 2026 accompagne cette rétro-prospective en coédition avec PALAIS BOOKS, avec les contributions de Taous R. Dahmani, Sergio Valenzuela-Escobedo, Florian Gaité, Edward Shanken, Eva Barois de Caebel, Lucien Raphmaj, Marie NDiaye.

Exposition réalisée en collaboration et avec le soutien de la Galerie Christophe Gaillard, Paris.

Avec le soutien de PICTO et AM Art.

Ce projet est labellisé Bicentenaire de la Photographie par le Ministère de la Culture et s'inscrit dans la programmation officielle du Bicentenaire du 1^{er} septembre 2026 au 30 septembre 2027.

DÉSIDÉRATION(S)

Programmation de l'exposition

« Les petites mues »

Tous les premiers dimanches du mois

Rencontres, projections ou visites dans l'espace de l'exposition

Dimanches 7 juin, 5 juillet, 2 août, 6 septembre, 4 octobre, le 1^{er} novembre, 6 décembre 2026 et 3 janvier 2027.

« Les grandes mues »

Samedi 23 mai à l'occasion du vernissage, dimanche 28 juin pour le PIC NIC au MAC VAL, samedi 19 et dimanche 20 septembre lors des Journées européennes du patrimoine, samedi 17 octobre en écho avec les Journées nationales de l'architecture et dimanche 31 janvier 2027 pour le dernier jour de l'exposition.

Retrouvez le détail de la programmation sur macval.fr

Texte du commissaire

Frank Lamy,
commissaire de l'exposition

Depuis le 20^e anniversaire du MAC VAL, se précise un axe de programmation amorcé avec les expositions collectives « Histoires vraies » (2023), « Humain Autonome » (2024) et « Forever Young » (2025). Prospective et tournée vers l'avenir, la réflexion se poursuit autour des processus de constructions des identités, des corps contemporains et tente d'amorcer et de proposer de nouveaux scénarios, de nouvelles manières d'habiter le monde.

SMITH est né en 1985. Après un Master en philosophie à la Sorbonne, il intègre successivement les cursus de l'École de la Photographie d'Arles puis du Fresnoy. En 2022, il soutient une thèse à l'UQAM (Montréal). Artiste-chercheur, il navigue entre la photographie, l'installation, l'image animée, la sculpture et la performance.

Au MAC VAL, son travail fut présenté dans les expositions collectives « Lignes de vies – une exposition de légendes » en 2019 et « Histoires vraies » en 2023.

En travaillant à la lisière des états de conscience élargis, de la philosophie et de recherches scientifiques parmi les plus avancées, de l'IRAP (Institut de Recherche en Astrophysique et Planétologie) à l'Observatoire de l'Espace du CNES (Centre national d'études spatiales) et en s'attachant aux points où ces régimes de savoir entrent en friction ou en résonance avec des formes de spiritualité, SMITH s'entoure d'une constellation de complices de pensée et de pratique : de Lucien Raphmaj à Jean-

Philippe Uzan, de Pierre Teilhard de Chardin à Timothy Leary, de Corine Sombrun aux Limiñanas, de Jacques Derrida et Jean-Luc Nancy à Donna Haraway, de Paul B. Preciado à François Chaignaud, de Marie NDiaye à bien d'autres. La plupart du temps, il travaille en collaboration avec des philosophes, des scientifiques, des chercheuses et chercheurs, des penseuses et penseurs, des artistes, écrivaines et écrivains, performeurs et performeuses, ou bien encore musiciennes et musiciens et cette manière de faire produit une famille provisoire, un compost vivant, où les idées se mêlent, se transforment et se transmettent.

Il cherche à faire émerger des perceptions alternatives du réel. Il pratique un art de la transe et de l'impesanteur, où l'expérience se compose de présences, de spectres, d'apparitions, de fulgurances, parfois d'épiphanies. Dans ce contexte, la conversion désigne moins une croyance nouvelle qu'un déplacement de l'attention, un point de convergence depuis lequel se réorienter.

Animé d'un romantisme lucide, SMITH s'emploie à déplacer le voile des évidences afin de retisser un lien fondamental avec les autres formes du vivant et avec le cosmos. Cette recherche s'inscrit dans une perspective de résistance, qui passe par la création d'autres manières d'habiter le monde. Œuvre des seuils, de la transmutation et de la mue, construit en séries poreuses qui défont la chronologie linéaire, tout en troublant les genres du portrait et du paysage et, plus largement, les repères binaires des disciplines qu'il investit, entre visible et invisible, entre expérience intérieure et politique, entre science et spiritualité, entre documentaire et fiction.

Rien n'y demeure stable. Il développe une poétique de la métamorphose, attentive aux zones de l'entre-deux, aux états de fluidité où les identités et les formes cessent d'être assignables. Dans cette logique, son nom d'artiste, SMITH, en majuscule, fonctionne comme un nom générique, volontairement peu daté, peu situable, non généré et laisse entendre une tentative d'émancipation qui passe par un effacement relatif de l'ego au profit de ce qui circule, se transforme et se relie.

Son œuvre se construit en projets indisciplinaires qui déjouent la notion même d'œuvre (au sens d'objet unique et rare pris dans une logique de valeur capitaliste). Et tente de matérialiser

les portails, des portails entre différents niveaux, différentes strates de réalité.

Sous le titre « Ici grand ouvert », l'exposition se construit en zones d'intensité, en plateaux poreux réunissant les œuvres, séries et projets tels que *CH19H2802* (Agnès) (2010-2011), *Spectrographie* (2010-2014), *Saturnium* (2015-2018), *TRAUM* (2015-2018), *Löyly* (2007-2012), *Astroblème* (2017), *Désidération* (2016-2021), *Dami* (2022-en cours).

Avec la complicité des architectes et designers Sami Rintala (assisté de Toni Lozano) et Matthieu Prat, l'exposition réunit des œuvres anciennes et de nouvelles productions dans un grand geste scénographique qui *composte* les séries et ensembles, regarde la production passée et les productions à venir de l'artiste à l'aune de ses présentes et futures interrogations.

Car il est bien question de mutation, de transformation, de métamorphose, mais aussi d'incomplétude et d'intranquillité, entendues comme des conditions de travail plutôt que comme des manques à combler. Pensée comme un labyrinthe, un faisceau, une forêt de parcours initiatiques et de gestes transformatifs, l'exposition affirme sa dimension de laboratoire. Quelque chose est en cours. Elle demeure en mouvement, en réunissant des œuvres déjà déposées, presque fossilisées et des œuvres en devenir.

Pour activer ce processus de mutation, des événements se déploient sous le titre générique de « Désidération(s) ». Certains sont programmés, d'autres surgissent de manière impromptue, parfois annoncés, parfois non, de sorte que l'exposition se transforme au fil des jours et assume sa propre variabilité.

Des visites sont également organisées à intervalles réguliers par des guides que nous appelons « Mystagogues », des personnalités conçues comme agentes de transformation au sein de ces traversées. Le premier de ces guides reste l'artiste et le compagnonnage avec les mystagogues s'envisage comme une conduite à travers des seuils susceptibles d'adopter des formes diverses, plus ou moins humaines, selon les nécessités du parcours et les régimes de perception mobilisés.

Des séances de *Mues* collectives seront activées régulièrement, sous forme de rencontres où se tissent pensées, rencontres, gestes artistiques et formes d'activisme. L'exposition se prête autant à l'élaboration qu'à l'expérience, elle se laisse penser, traverser, transer et parfois habiter par le sommeil et le rêve, comme des modes d'intégration à part entière. En travaillant avec les décombres et les restes de 20 années de pratique, elle compose des accès vers des réalités alternatives comme exercice de perception et de recomposition.

Telle une forêt auto-générative, un vaste compost cosmique, elle se définit comme un lieu de vie, de travail et de transformations. Son réacteur, conçu comme une mycorhize, en est le cœur énergétique et relationnel, un centre d'interconnexion de la programmation de « Désidération(s) ». Des événements s'y produisent, des rythmes différents y cohabitent, des présences s'y manifestent, visibles ou non, actives ou latentes. L'exposition assume enfin sa dimension hantée, au sens où des fantômes la traversent, des survivances, des voix, des figures, des mémoires, qui persistent et travaillent l'espace autant que les œuvres.

Frank Lamy

SMITH

Message personnel

« Adorer s'adresse à ce qui excède toute adresse.

S'adresse sans chercher à atteindre, et même sans intention, peut ne même pas s'adresser, ni reconnaître le dehors auquel il s'envoie.

Peut ne même pas l'identifier comme dehors car cela se passe ici même, nulle part ailleurs mais ici grand ouvert. Rien qu'une bouche ouverte, un œil, une oreille : rien qu'un corps ouvert. De toutes leurs ouvertures, les corps sont dans l'adoration. « Ici grand ouvert » : c'est le monde désormais, c'est notre monde. Ouvert sur rien d'autre que sur lui-même. Transcendant dans sa propre immanence. »

Jean-Luc Nancy, *L'adoration*, 2010 (Galilée, Paris).

« Ici grand ouvert » rassemble des œuvres développées depuis vingt ans, organisées en cycles que je pense comme des systèmes indisciplinaires, où la photographie, la vidéo, le cinéma, l'installation, la sculpture et la performance se rencontrent et se répondent. Chaque ensemble se construit autour d'un noyau, qui prend la forme d'une question obstinée, d'une obsession, d'un mystère, d'un désir de comprendre, et qui entraîne chaque geste, chaque histoire, vers une transformation. L'exposition est pensée comme un observatoire du seuil, proposant une méthode d'attention et de métamorphose, où les œuvres transmettent une expérience du passage. Elles offrent un fil pour s'orienter dans le monde, parce que le monde les traverse et y imprime sa pression, ses ruptures, ses retours. Les œuvres en gardent la trace, comme un sismographe, et, en prenant elles-mêmes la forme métamorphique du réel, elles invitent à épouser ce mouvement, à accepter sa fluidité, ses déplacements et ses changements.

La traversée y reste centrale. Tout ce qui transite. Tout ce qui trans. Tout ce qui passe à travers. Tout ce qui déplace les lignes. Avec *Löyly* (2007-2012), travail photographique né de l'attention portée aux transitions de ma communauté d'ami-es proches, crée à une époque où ces questions circulaient encore peu dans la conversation publique. J'ai accompagné en images la manière dont nos corps transitaient, mutaient, s'inventaient en-dehors des scénarios traditionnels. Dans *TRAUM* (2016), la question du passage se déplace vers une zone plus instable, au contact de la mort et de la transsubstantiation, lorsque l'instant de la mort cesse d'être une fin et devient l'ouverture d'une autre modalité d'existence. *Désidération* élargit l'écologie au cosmos, cherchant une manière de traverser la turbulence du présent en déplaçant le point de vue, en explorant *l'endocologie* comme couplage vivant entre les étoiles et l'intériorité, où l'on explore le dehors depuis dedans, et où l'on laisse le dedans se consteller depuis le dehors. Avec *Dami* (2024), cette ouverture se prolonge à une échelle intime, par une traversée intérieure. La pratique d'états de conscience modifiés y devient une technique de jonction, un endroit où les frontières se relâchent, où les binarités perdent de leur dureté, où la séparation cesse de faire loi, où le moi se dilue dans ce qui l'abrite, le vivant, ses textures, ses rythmes, ses souffles, ses continuités. Les œuvres reflètent une perception plus vaste, plus unifiée, et le monde se laisse sentir en continuité.

La transition travaille la forme même des œuvres rassemblées, comme un déplacement du regard, puis comme une réorientation de la vie, un changement de boussole. L'hybridation des corps, des matières et des récits en est l'un des moteurs : chaque pièce rappelle que nous sommes des êtres en transformation, appartenant à une évolution plus vaste.

La forme rétrospective, ou plus exactement *rétroprospective*, m'intéresse pour sa puissance de repli du temps qui autorise une temporalité non linéaire, faite de plis, de retours et de voisinages inattendus entre strates éloignées. La durée exceptionnellement longue de l'exposition – le temps d'une gestation humaine ! – renforce cette expérience, en permettant de percevoir comment formes, idées et affects se déposent, se transforment et se répondent dans un temps *queer*, étoilé.

L'organisation spatiale ne suit ni la chronologie, ni l'idée d'œuvres séparées par des frontières étanches, mais propose une logique onirique, faite de détours, d'impasses fécondes et de cartographies intuitives, à la manière du *Stalker* de Tarkovski, qui avance dans un paysage continuellement mouvant. La salle d'exposition est pensée comme un milieu, dont l'agencement ouvre des parcours multiples et laisse au public la possibilité d'une traversée par intuition et résonances. L'exposition prend la forme d'un observatoire de l'attention, fondé sur la présence, l'écoute et la recomposition imaginative, incluant la possibilité de temps de rêve, de sommeil, à la manière des rituels d'incubation parmi les œuvres, comme des moments d'intégration.

À rebours de la vitesse qui simplifie, qui polarise, qui excède nos nerfs, la lenteur est assumée comme une contre-force.

L'attention devient une éthique, une invitation à tenir le seuil, le grand ouvert, la nuance.

Quatre figures-métaphores structurent l'exposition et en orientent la découverte :

Le compost propose un temps de décomposition et de recomposition où les formes ne restent pas intactes. Elles se métamorphosent. Les œuvres ici compostées se comportent comme une matière vivante, susceptible d'être remuée, déplacée, recombinaisonnée, métabolisée par des regards extérieurs venus de champs critiques, poétiques, spirituels, scientifiques. Elles sont aussi recomposées au sens fort : comme dans un compost, elles changent de milieu, passant d'une écologie d'origine à une autre. Elles sont mises en contact, brassées, fragmentées, réagencées.

C'est dans cet esprit qu'avec Frank Lamy, commissaire de l'exposition, nous avons convié une constellation de *Mystagogues*, pour composer des passages au sein de l'exposition. Ce terme, qui vient des anciens rites, désigne celles et ceux qui accompagnent une initiation, qui guident une traversée au milieu de ce qui

échappe, de ce qui trouble, de ce qui demande une autre qualité d'attention. Au dix-neuvième siècle, il a aussi servi à désigner certaines substances psychédéliques, comprises comme des guides vers une réalité supérieure, cachée, une strate du monde que nos perceptions ordinaires laissent d'habitude hors champ. En parallèle, un cercle plus large de *co-mystagogues*, compagnes et compagnons de pensée de longue date, prolonge ce travail et élargit le champ des activations en prenant appui sur des œuvres, de sorte que l'exposition se présentera comme un organisme en mouvement.

Les états de conscience élargie, auxquelles invitent la transe ou l'expérience psychédélique, reconfigurent le fonctionnement de notre cerveau. Perception, émotion et pensée cessent de fonctionner en compartiments, elles se mettent en réseau et avancent par retours, correspondances, glissements. Cette logique de constellation informe la scénographie et la circulation dans l'exposition, maintenant une continuité d'attention où le sens se forme par résonance, surgit dans les voisinages, et se constelle. On comprend avec le corps et l'intuition, le dehors se lit depuis le dedans, les savoirs et les médiums entrent en relation.

La forme-forêt, enfin, inscrit ces principes dans l'espace. Conçue avec l'architecte finnois-norvégien Sami Rintala, la scénographie est pensée comme une forêt auto-générative instable, structurée en clairières, zones denses, sous-bois et gradients lumineux, où l'on circule par ramification et bifurcation, avec des retours possibles et une attention qui se recompose au fil de la visite. La verticalité compte autant que l'horizontalité, les nœuds denses alternent avec des respirations, et des interstices ou niches sensorielles donnent accès à des voix, des images, des vidéos, des formes, des sons. Les matériaux de construction, poreux, ramifiés, opaques ou translucides, choisis autant que possible dans des flux récupérés, recyclés ou recyclables, inscrivent l'écologie dans la forme même de l'exposition. Ils portent une écoresponsabilité concrète et ils rendent sensible l'idée d'un monde en transformation, où l'on apprend à composer avec ce qui existe déjà.

SMITH sur « Désidération(s) »

À l'étage supérieur du musée, je conçois avec le designer Matthieu Prat (Diplomates), un foyer nommé « Désidération(s) ». Cet espace fonctionne comme un espace vivant, à la fois lieu d'exposition et de programmation, pensé pour activer des circulations et accueillir des objets en cours de création ou de métamorphose. J'y déplace l'idée d'une exposition personnelle vers une intelligence de l'alliance, qui se forme dans l'« entre », dans l'échange, dans l'amitié, dans le « grand ouvert », et dans les façons très concrètes de faire tenir ensemble des sensibilités, des savoirs, des pratiques. Cet espace espère porter un geste politique élémentaire : dans un monde qui produit de la séparation, apprendre à tenir ensemble devient une pratique de survie et de joie. Contre la fermeture, il ne suffit pas de dénoncer, il faut fabriquer des milieux, un foyer, une méthode, une boîte à outils pour solidifier ensemble notre aptitude au passage.

Désidération(s) accueille mon studio pendant toute la durée de l'exposition : un lieu de fabrication, de recherche, de transe, où des œuvres personnelles et collectives peuvent émerger, rester visibles dans leur état de travail, avec leur part de risque, de doute, de matière non stabilisée.

Ce foyer accueille aussi les *Mues*. Ce sont des moments offerts au public sous forme de conversations, de rencontres, d'ateliers, de performances, d'expositions éphémères d'artistes ami-es, de temps de méditation collective, et de pratiques corporelles, tatouages, modifications, rituels. Ce qui se produit dans ces *Mues* infiltre progressivement l'exposition « Ici grand ouvert ». Les formes, les traces, les récits, les gestes ruissellent, se connectent, et recomposent l'ensemble au fil du temps, à la manière d'un mycélium qui étend ses liens, ouvre des passages, et fabrique une œuvre collective par agrégation, contamination, et continuité.

Le titre « Désidération(s) » renvoie à celui d'une œuvre réalisée entre 2017 et 2022, (*Désidération*), dont le terme reprend l'étymologie du désir comme manque des astres, lorsque l'orientation des marins devenait impossible les nuits sans étoiles. Cette étymologie me paraît encore plus opérante aujourd'hui parce qu'elle résonne avec un autre mot, sidération, qui dit souvent l'impuissance face à l'intensification des forces destructrices tout autour de nous.

La désidération devient alors un guide d'orientation, qui oblige à poser des questions simples et redoutables. Comment sortir de la sidération ? Quelles étoiles pour nous guider ? Comment convertir savoirs, désirs et intuitions, en actes ?

Sortir de la sidération implique de redevenir sensible sans être détruit par ce que l'on sent, d'apprendre une force douce, capable d'accueillir la complexité pour en extraire une direction. Tenir tête à l'érosion de la raison, de la sensibilité, de la morale. Refuser l'anesthésie qui nous rend passifs face à la brutalité et à la cruauté. Ne pas laisser la violence devenir normale. Trouver en soi la force de la conversion, celle qui réoriente. Rester des êtres libres, donc responsables, et rendre à nos désirs la puissance de se traduire en actes.

Le pluriel « Désidération(s) » affirme une idée simple. Il existe des trajectoires multiples, des méthodes hétérogènes pour nous orienter dans notre monde désastré, qui coexistent sans se fondre en un récit unique. Cet espace assume donc une forme fragmentaire, faite d'échos, de survivances, de reprises, et se laisse traverser par des perspectives xénotransféministes, décoloniales et écologiques, ouvrant des lignes de fuite et des imaginaires alternatifs, en intégrant largement une dimension spirituelle.

Nos « Désidération(s) » restent vigilantes face au paradoxe capitaliste, cette puissance capable de convertir en valeur jusqu'à ce qui la conteste.

***Les mots rituel, soin, transe,
utopie ne sont
ni fétichisés ni romantisés.***

Nous les traitons comme des opérateurs capables d'inventer des modes d'existence durables, qui échappent aux axiomes de la productivité et de l'accumulation, et qui savent se reconfigurer avant d'être capturés, comme des réseaux éphémères, des langages cryptés, des pratiques de subsistance qui mutent plus vite qu'elles ne sont repérées. Les *Mues* permettent d'y convoquer des voix rares : technochamanes, activistes des océans et des forêts, explorateurs de la conscience et psychonautes, astronautes, militant-es dont les zones d'expertise et de lutte ouvrent des passages là où tout semble parfois se refermer. Nous les écoutons pour y reconnaître des signes, des manières de tenir, d'inventer, de prendre soin, autant d'indices fragiles et empiriques que d'autres régimes de vie restent possibles, et qu'il ne reste plus qu'à passer à l'acte.

SMITH

SMITH

Curriculum Vitae

FORMATION

2022	Soutenance de Doctorat en Recherche-Création, UQAM (Montréal – CA) & Le Fresnoy (Tourcoing – FR)
2012	Diplôme du Fresnoy, Studio National (FR)
2010	Diplôme de l'École de la Photographie, Arles (FR)
2009	Aalto University, Helsinki (FI)
2007	Master de Philosophie, La Sorbonne – Paris IV, Paris (FR)

SMITH

Bibliographie

PUBLICATIONS ET MONOGRAPHIES

- 2026 *Dami*, Éditions Filigranes, Château Palmer (FR)
[Catalogue d'exposition], Éditions MAC VAL (FR)
- 2022 *Paris (Contralto)* Atelier Quintal, éditions Palais Books (FR)
TRAUM, Éditions Textuel, Paris (FR)
- 2021 *Désidération (prologue)*, texte de Lucien Raphmaj, Éditions Textuel, Paris (FR)
Desiderea Nuncia, Palais Books, textes de SMITH + Lucien Raphmaj, Diplomates, Arles (FR)
- 2019 *Valparaiso (si tu pleux)*, texte de Lucien Raphmaj, Éditions André Frère, Marseille (FR)
SMITH: Pouvez-vous nous parler?, MBAL, Le Locle (CH)
- 2018 *Astroblème*, texte de Lucien Raphmaj, Éditions Filigranes, Paris (FR)
- 2017 *Saturnium*, photos de SMITH, musique de Antonin Tri Hoang et Jean-Philippe Uzan, textes d'Alain Fleischer & de Claire Moulène, Actes Sud et le Palais de Tokyo & Swiss Life, Paris (FR)
SMITH, entretien entre SMITH et l'historienne de l'art Christine Ollier, Éditions André Frère, Marseille (FR)
- 2014 *Löyly*, texte de Dominique Baqué, Éditions Filigranes, Paris (FR)
- 2011 *Löyly & Sub Limis*, texte d'Arnaud Claass, Éditions Le Château d'Eau, Paris (FR)

MÉDIAGRAPHIE

VIDÉOS

2018 Agathe Pichard, « Mythologies »,
AM Art Films, 2018
[Pour voir la vidéo](#)

PODCASTS

2026 Dans la bibliothèque de SMITH, *France Culture*, 6 mars 2026
[Pour écouter le podcast \(France Culture\)](#)

2025 SMITH, photographe : « La caméra thermique révèle un monde de liens et d'interconnexions », *Les midis de culture, France Culture*, 29 mai 2025
[Pour écouter le podcast \(France Culture\)](#)

2024 Transcendance, transgalactique, transmutation... ou comment saisir tous ces invisibles moments de passage avec SMITH, *Le.s Sensible.s – art et mondes sensibles*, n°13, 2 parties, 30 novembre 2024
[Pour écouter le podcast \(France Culture\)](#)

SMITH | Le vaisseau pomme de terre – ou l'extase de M. Patate, *Le Fresnoy Studio national des arts contemporains*, 20 août 2024
[Pour écouter le podcast \(Soundcloud\)](#)

EVERYTHINGISM – SMITH & Jean de Loisy, *EVERYTHINGISM*, 18 décembre 2024
[Pour écouter le podcast \(Spotify\)](#)

La Conversation des artistes #9 SMITH, *La Conversation des artistes du Fonds Art Contemporain – Paris Collections*, 23 novembre 2024
[Pour écouter le podcast \(Spotify\)](#)

- 2023** SMITH et Pyrocycne, entre deux mondes, Babines, 2 octobre 2023
Pour écouter le podcast (Spotify)
- SMITH et les ruines de présence, Babines, 5 novembre 2023
Pour écouter le podcast (Spotify)
- 2022** SANS-TITRE avec Smith, une émission présentée par Thibault Brunet et François Bellabas, 26 août 2026
Pour écouter le podcast (Spotify)
- 2021** SMITH : « Tout devrait fonctionner de manière transitive », *France Culture*, Affaires Culturelles, 31 août 2021
Pour écouter le podcast (France Culture)
- SMITH : « La désidération, c'est se sentir orphelin des étoiles », *France Culture*, Les Matins d'été, 30 juillet 2021
Pour écouter le podcast (France Culture)
- 2020** Désidération, *France Culture*, L'Expérience, 22 octobre 2020
Pour écouter le podcast (France Culture)
- SMITH : voyage transgalactique autour des astres-artistes trans ou queer, *France Culture*, Par les temps qui courent, 19 novembre 2020
Pour écouter le podcast (France Culture)
- VISION #2 – SMITH (× Les Filles de la Photo) – Vision(s), 4 décembre 2020
Pour écouter le podcast (Spotify)
- 2019** SMITH / Désidération, *Radio Campus Paris*, En Pleines Formes, 27 octobre 2019
Pour écouter le podcast (Radio Campus Paris)
- 2017** SMITH : « Le conte permet de jouer une nouvelle réalité », *France Culture*, Par les temps qui courent, 19 décembre 2017
Pour écouter le podcast (France Culture)
- 2014** Smith, photographe, *France Culture*, Les Carnets de la création, 2 octobre 2014
Pour écouter le podcast (France Culture)

Focus sur quelques séries présentées dans l'exposition

Löyly 2007-2012

Depuis l'enfance, SMITH photographie compulsivement ses proches, les lieux traversés, les animaux rencontrés, les arbres admirés. En 2009, c'est lors d'un voyage en Finlande, à la suite de l'expérience de la nuit polaire (*kaamos*) et des saunas finnois, que débute la série raisonnée *Löyly*.

Löyly désigne la grande quantité de vapeur humide résultant de la transformation immédiate de l'eau en gaz dans les saunas. À l'origine, ce mot signifie « esprit », souffle, âme ou fantôme. Réunissant des photographies de toute sorte (portraits, paysages, animaux, natures mortes) capturées depuis l'adolescence, cette série compose le portrait d'une famille imaginaire que l'on qualifierait aujourd'hui de non-binaire, impossible à assigner à un genre, à une origine, à une géographie, à une culture. À cette époque (2000-2012), il n'existait que peu de représentations de ces corps, sinon caricaturales, et essentiellement issues d'artistes n'étant pas eux-mêmes concernés. Aussi, la grammaire visuelle de *Löyly* est mélancolique, vaporeuse, trouble. Portraits et paysages sont liés par un effet de *sfumato*, c'est-à-dire de contours atténués, comme flous. Les couleurs, diffuses et diaphanes, semblent contenues par des voiles. Dès lors, la mélancolie des portraits trouve un écho esthétique dans les paysages et natures mortes qui entrent en conversation avec eux, entourés des particules suspendues du *löyly* finlandais. Travail autobiographique sans aucun autoportrait, une image hante l'autre : l'infini du paysage et le « fini » du corps ; la confrontation de constructions *imposantes* et de bâtiments en lambeaux. Dans ces séries, les paysages viennent toujours dire quelque chose des corps qui sont montrés autour, traversés par eux – ou inversement.

C19H28O2 (Agnès) 2010-2011

En 1958, Agnès est une jeune fille présentée à l'université de Californie auprès d'un groupe de chercheurs dirigé par le professeur Garfinkel. Elle possède des organes génitaux masculins, et souhaite bénéficier d'une opération pour réparer cette « anomalie ». L'équipe se croit alors en présence d'une véritable hermaphrodite (c'est-à-dire une personne intersexe) et réalise l'opération dont les personnes trans ne pouvaient pas bénéficier à l'époque car elles étaient alors considérées comme malades mentales. Dans *Testo Junkie* (2008), Paul B. Preciado raconte qu'Agnès est revenue quelques années plus tard à la clinique et a raconté une autre version de sa biographie : née garçon, elle souhaitait devenir une fille.

Enfant, en imitant sa mère et sa sœur, elle s'est amusée à « gober » les pilules qui leur étaient prescrites et Agnès s'est donc « droguée » à la progestérone pendant des années, ce qui eut pour effet, à l'adolescence, de lui donner une apparence totalement féminine.

L'installation *C19H28O2 (Agnès)* (2010) se compose ici de 6 écrans. Interprétée par 6 comédien.nes, transgenres et cisgenres, l'expérience d'Agnès est déclinée dans les différentes vidéos.

Selon Paul B. Preciado, notre ère, post-industrielle et pharmaceutique, tend à transformer, par la chimie, tous les concepts et tous les sentiments en réalités tangibles, substances chimiques, molécules commercialisables.

Dans l'histoire d'Agnès, les hormones ont fonctionné comme prothèse d'un genre désiré et elle a piraté les codes pour s'autoproduire selon son désir. Ainsi pirate du genre, Agnès nous invite à chorégrapier de nouveaux devenirs-corps en dehors des normes sociétales binaires.

Spectrographies 2010-2014

Dans l'exposition « Ici grand ouvert », le projet *Spectrographies* (2010-2014) prend la forme d'une série de photographies.

À travers ces œuvres, SMITH réhabilite la notion de spectralité : les fantômes hantent désormais les pixels de nos écrans et de nos objets électroniques.

Ce projet explore la possibilité d'un démantèlement des liens entre identité, subjectivité et corps. Il s'agit de défaire le corps de ses assignations en se faisant un corps-autre, un corps-hôte étoilant vers une infinité d'autres possibles, d'autres chaleurs, d'autres identités.

Le film et les photographies *Spectrographies* constituent un agrégat de pensées, de références, d'archives, d'entretiens, de promenades, de musiques, qui gravite autour de la recherche du lien qui unit les télé-technologies de l'intime (skype, SMS...), les histoires d'amour et les fantômes.

Construit à la manière d'un « Work in Progress », à la frontière de la fiction, sans scénario, autour des implications philosophiques et *techno-télé-discursives* de cette création, cet objet filmique utilise à la fois des extraits de plusieurs films réalisés par d'autres cinéastes qui se mêlent à des séquences documentaires – entretiens avec des individus concernés par le concept de spectres, et enfin, à des séquences fictives – dont une partie est tournée en caméra thermique.

Spectrographies tente ainsi d'interroger la figure du spectre, non seulement en tant que sujet, mais aussi à travers l'utilisation faite de son médium, « cet élément même qui n'est ni vivant ni mort, ni présent ni absent, qui spectralise » : le film.

Traum 2015-2018

TRAUM est un projet transdisciplinaire, initié par SMITH en 2015, co-écrit avec l'écrivain Lucien Raphmaj, et poursuivi avec le performer Matthieu Barbin. Le projet inclut un film de court-métrage, des photographies tirées sur aluminium, une série d'impressions 3D, des documents d'archives (textes, photos, vidéos), un livre, la création d'un monde virtuel, et une performance.

Le projet s'appuie sur l'homonymie entre « Traum » (« rêve » en allemand) et « trauma ». Cette fiction rétro-futuriste met en scène Yevgeni, opérateur de lancement d'astronef atteint de narcolepsie

(trouble du sommeil chronique), et son ami cosmonaute, Vlad. Le premier a provoqué, lors d'une crise de sommeil, l'accident mortel d'une navette habitée par le second. Yevgueni devient hanté par le souvenir traumatique de cette mort et fait l'expérience de plusieurs dépersonnalisations, transformations imaginaires ou vécues, qui le mènent à sa mutation en un double féminin, Jenia. D'un autre côté, Vlad, le cosmonaute mort dans l'espace, revient hanter son ami sous forme d'un drone, avant d'être catastérisé (transformé en constellation).

Exploration fictionnelle et scientifique du « cas Y » comme dissection psychologique, l'installation érige le personnage de Yevgueni en « patient-zéro » d'un nouveau symptôme. Le cas Y - ou comment un drame spatial, vu du ciel, interroge notre rapport au présent. Le projet s'achève avec la performance *TRAUM (Le paradoxe de V.)* autour du destin du personnage de Vlad, concentré sur l'instant de sa mort, étendant le projet dans le domaine chorégraphique.

Brouillant les lignes de partages entre réalité et fiction, le projet décline une iconographie vivante de ces métamorphoses. Influencé par les recherches de la philosophe Catherine Malabou, le film repose sur le concept de « plasticité destructrice » : un phénomène de changement ou de destruction d'identité qui peut survenir en conséquence de graves traumatismes. Il s'agit, dans *TRAUM*, d'explorer les conséquences plastiques, psychiques, physiques, oniriques du trauma.

Saturnium 2015-2018

Au sous-sol du laboratoire où Marie Sklodowska-Curie conduisit ses travaux autour de la radioactivité, dans le 5^e arrondissement de Paris, se trouve un profond puits dans lequel on rejetait les déchets radioactifs. Le puits fut bouché à sa mort et n'a toujours pas été ouvert depuis. L'existence d'un tel espace a activé la machine à rêves, engendrant un désir de fiction chez SMITH, accompagné par deux proches collaborateurs, l'astrophysicien Jean-Philippe Uzan, et le musicien Antonin Tri-Hoang : *Saturnium*. Ils imaginent la rencontre d'un savant nommé Bogdan Joe Liu-Khury (sic) qui leur fait part d'un secret. Marie Curie aurait caché au fond du puits un nouvel élément atomique, le saturnium, que la chercheuse aurait préféré ne pas révéler au monde par crainte des retombées de la découverte de cette chimère encore plus radioactive que le radium et aux propriétés encore plus terrifiantes : celles de modifier l'espace-temps.

La fiction ambiguë déployée par ce projet postule l'existence d'une molécule chronoactive qui aurait contaminé la musique composée par Antonin Tri Hoang et les portraits photographiques de SMITH. Traitées au moyen d'une substance chimique de sa composition, les photographies imprimées sur une surface métallique, mutent, évoluent, se transforment au contact de la lumière, subissant des métamorphoses progressives, qui évoquent la transformation atomique.

Ce projet interroge la notion de forme à partir de son instabilité, au sens radiochimique, mais permet également d'instaurer un regard, une réflexion et même un vocabulaire, sur l'événement catastrophique. Ce conte fait résonner nos préoccupations écologiques contemporaines, comme la question de la gestion des déchets nucléaires ou la prévention des accidents atomiques. D'autre part, les propriétés chronoactives du saturnium désessentialisent le passé, le présent et le futur et,

par conséquent, la vie et la mort, interrogeant ainsi le sens du changement d'époque, l'avènement d'une fin de l'Histoire : la fiction pour faire sens face à ce qui nous dépasse ?

Désidération 2016-2021

Désidération est un projet initié par SMITH avec l'écrivain Lucien Raphmaj, le studio d'architecture et de design, Diplomates et l'astrophysicien Jean-Philippe Uzan. C'est un mot inventé, qui se forge sur l'étymologie du mot « désir » – construit sur la négation du terme latin *sideris*, signifiant constellation, astre ou étoile. De ce mot découle *desiderium* qui signifie à la fois « regret » et « désir », impliquant que ce que l'on désire est perdu, manquant. L'étymologie traduit alors *desideratio*, *desiderium* comme la nostalgie d'une étoile, le regret d'un astre perdu, le manque douloureux d'un objet céleste disparu. Ainsi, le symptôme de désidération décrit une humanité désidérée, souffrant de l'absence de sidération, c'est-à-dire de lien organique avec les étoiles.

La « Désidération » a d'abord fait l'objet de conférences théoriques, de journaux photographiques et littéraires comme autant d'auto-diagnostics, de films de fiction, de documentaires, de performances, de discours et de perspectives multiples. Elle s'est élaborée sous la forme d'une mythologie, inventant peu à peu ses formes et ses modes d'intervention.

Elle passe par des fictions et des personnages : Radio Levania (interprétée par Nadège Piton) et Anamanda Sîn (interprétée par François Chaignaud), les premières figures pour médiatiser le rapport perdu aux étoiles et le besoin d'y remédier.

Avec les *stellatniks*, compagnons désidérés issus de divers champs disciplinaires, des séances oniriques collectives sont organisées, reprenant les techniques de rituels au service d'une réflexion philosophique, poétique, artistique, scientifique, où chacun des *stellatniks* proposent leur appréhension de la désidération.

Dans cette constellation d'images, de voix, d'histoires où se confondent le réel et l'imaginaire, la fiction et l'archive, SMITH et les *stellatniks* créent une zone à rêver pour hybrider le ciel étoilé en nous et le rendre à nouveau visible. Explorant la porosité des pratiques, *Désidération* propose une autre mythologie du spatial.

Dami 2022 – En cours

« Les images de SMITH – visions, éclairs, prémonitions – dessinent un univers infrasensible dans lequel les puissances invisibles s'expriment et se nouent. C'est un dialogue fécond avec la matière et le mystère, le compost et le cosmos, qui suit les ramifications les plus ténues du vivant pour tracer la carte d'un arrière-monde plus harmonieux.

Dami est aussi un tissage amical entre personnalités complices, figures de soin ou de curiosité avec lesquelles l'artiste a collaboré ces dernières années, entre la jungle péruvienne, la vigne du Médoc ou le désert californien : l'astronaute Jean-François Clervoy, l'écrivaine, ethnomusicienne et spécialiste du chamanisme mongol Corine Sombrun, l'ayahuasquero Juan Zuniga, la bergère Emilie Husson, la maraîchère Viviane Vincent-Tejero ou encore la viticultrice Sabrina Pernet.

L'entrée en Dami ne pouvait se concevoir que comme une conversation chorale, un enchevêtrement de voix, de lianes

tressées entre l'artiste et ses « superpartenaires », où résonnent un égal souci de l'environnement, une même soif d'expérimenter, une conscience inquiète ou éblouie face à l'absolue beauté du vivant. Depuis quelques années, SMITH travaille par la transe à déjouer les limites de la conscience, à affiner ses perceptions, à sonder ses propres racines pour mieux révéler ce qui nous traverse et nous lie. Cet entretien pluriel s'inscrit dans cette démarche, interrogeant notre aspiration à la reliance tout en appelant à une transition plus vaste et plus durable de nos sociétés. »

Erwan Desplanques

Et quelques œuvres... *Extraits des notices du catalogue de l'exposition*

Anamanda Sîn

Poursuivant le Prologue, le nocturnal d'Anamanda Sîn utilise la caméra thermique pour capter les rayonnements invisibles du vivant. SMITH y révèle la mutation d'une figure cherchant sa place entre le chaos terrestre et l'ordre cosmique. Les corps et les paysages, saisis par leur empreinte calorifique, témoignent d'une porosité totale avec l'environnement. L'image devient l'outil d'une révélation physique et métaphysique, celle d'un monde fait de relations. Regarder avec la caméra thermique c'est voir que tout vie, s'anime, est chaleur, inscrivant l'humain dans une identité de pur rayonnement.

Année 2666

Projeté dans un futur spéculatif, ce volet explore l'aboutissement de la mutation humaine vers le cosmos après la fin de l'anthropocène. Dans un monde transformé, l'espèce a appris à s'accorder aux cycles stellaires et aux nouvelles conditions terrestres. SMITH interroge ici les formes de robustesse et de métamorphose du vivant, dessinant les contours d'une existence où le biologique fusionne avec l'astral. Entre anticipation et poésie, l'œuvre imagine un habitat et une structure sociale repensés, libérés des anciens modèles de civilisation. C'est le récit d'une humanité devenue elle-même poussière d'étoiles, habitant enfin l'immensité du temps.

Désidération (Prologue)

Désidération (Prologue) prend la forme d'un journal photographique attribué à Anamanda Sîn, figure fictive et métamorphe engagée dans une quête du cosmos, tentant de rouvrir une identité astrale au sein d'un monde en crise. Composé à partir d'un fonds d'archives de l'artiste, l'ensemble documente une recherche sur la désidération, entendue comme la perte éprouvée lorsque se défait notre lien originare aux étoiles. L'errance traverse zones urbaines, déserts et ciels, comme autant de seuils où se mesure la séparation d'avec le stellaire. Le journal devient l'espace d'une désidentification

terrestre, pour inscrire le sujet dans une dimension cosmique, non comme échappée, mais comme transformation de l'appartenance. Dans ce monde, les règnes se touchent sans hiérarchie, animaux, végétal, humain, minéral, sans verticalité ni frontière stable.

Endocosmic travelogue

Ce journal, qui prend la suite du « Prologue » de *Désidération*, se construit au fil de rencontres et de recherches qui réorientent la sensibilité. SMITH y trace une cartographie de paysages intérieurs, née d'états de conscience fluctuants, pour desserrer les habitudes de la perception. L'œuvre suit les ramifications du vivant, touche aux racines de l'être, et cherche ce qui nous relie au tout autre, comme une continuité plus vaste que nous. La lumière en est le fil. Pas seulement celle d'un jour opposé à la nuit, mais une présence diffuse, omnisciente, qui traverse l'obscur et l'éclat. La série apparaît comme une recherche de la lumière en nous et hors de nous, une manière d'affiner les sens et d'ouvrir la possibilité d'une existence plus vaste.

Fulmen

Signifiant « éclair », *Fulmen* trouve son origine dans la vision d'un orage mystique où la décharge lumineuse devient le principe de toute chose. Entièrement réalisée à la caméra thermique, cette série condense les intuitions fulgurantes qui traversent la pratique de SMITH. Des déserts californiens aux montagnes corses, en passant par le Médoc, l'enquête saisit l'instant où le mystère prend appui sur la matière : la révélation y traverse l'ombre sous forme d'intensités de chaleur. Le Joshua Tree s'y métamorphose en arbre de foudre et les visages en surfaces lunaires. En révélant ces zones d'hybridation, SMITH rend sensibles les forces invisibles qui structurent notre rapport au vivant. La connaissance procède ici par éclairs, ouvrant sur un arrière-monde vaste, tenu dans la continuité du réel.

Hear us marching up slowly (2012)

Clôturent le cycle *Löyly*, cet ensemble déploie une logique de correspondances en constellation où chaque image déplace la lecture de la suivante. SMITH présente ce travail comme un journal de transition, à la fois intime et morphologique : passage de l'adolescence à l'âge adulte, d'un genre à l'autre, de la larve à l'insecte. À travers l'apparition d'identités trans, queer ou non-binaires, la série explore une possibilité historique coproduite par un milieu en transformation. Tandis que l'environnement se défait, des corps désassignés se dessinent. Entre bunkers océaniques et vestiges de l'ex-URSS, la métamorphose s'inscrit dans une épaisseur politique : les normes se fissurent et cèdent, laissant place à d'autres récits du monde et de soi.

Imago

Nommée d'après le stade final de la métamorphose de l'insecte, cette installation vidéo enveloppe le visiteur dans une structure de Sami Rintala. Les images, projetées à même les corps, créent un maelström où se rejouent nos manières d'habiter l'espace. Filmé à la caméra thermique dans le désert de Joshua Tree en Californie, SMITH y apparaît comme une figure flottante dans un paysage ardent. La thermographie traduit les températures

en une grammaire de couleurs vives et de noirs profonds, captant une transe cognitive auto-induite. Ces boucles offrent le récit d'un passage entre états de conscience, où le corps se dissout dans la géographie du désert. Devenant un dispositif d'apprentissage, l'artiste absorbe son milieu pour expérimenter de nouvelles formes de cohabitation et d'ouverture au monde.

L'extase de M. Patate

Suspendue à l'échelle 1:1, cette sculpture figure l'exuvie de SMITH. Réalisée à partir de résidus plastiques de l'industrie pharmaceutique – écho aux traitements hormonaux de sa transition –, l'œuvre s'inscrit dans la logique du compost. Aux extrémités, les membres se prolongent en tubercules, amorçant une mutation xénomorphe vers le végétal qui réhabilite des formes de vie précaires. Sur ce corps-mue devenu écran se projettent des vidéos « compostées » par une intelligence artificielle, transformées en flux atmosphériques. Entre apesanteur et lévitation extatique, ce « vaisseau pomme de terre » fait de la transe un levier de transformation perceptive. L'installation invite ainsi à ressentir, au cœur même de la matière, la continuité profonde du vivant.

Les Maîtresses (2023)

Le corps de SMITH accueille régulièrement des implants – puce électronique, météorite, aimant – pour en élargir la perception. En Amazonie péruvienne, l'artiste prolonge cette quête par la pratique de la *dieta* : l'ingestion de plantes psychotropes pour hybrider son esprit au leur. Cet ensemble de douze tirages, cerclés de bois brûlé, rassemble des portraits nocturnes et spectraux de ces « plantes maîtresses ». Altérée par les rayons X des douanes, la pellicule fait scintiller la vie propre de ces végétaux menacés. Dans cet espace d'horizontalité, les frontières entre règnes et espèces s'effacent au profit d'une transivité pure. Ces images témoignent de savoirs ancestraux en péril, révélant la présence vibrante de celles qui nous enseignent d'autres manières d'être au monde.

Loon

Baptisée du nom d'une plage de la mer du Nord, aux abords de la zone industrielle de Dunkerque que SMITH traverse et filme depuis ses débuts, la série *Loon* explore une géographie de la diffusion de soi dans un paysage où la mélancolie tient lieu d'horizon. Cette promenade rousseauiste se déploie entre dunes et fer, graminées balayées par le vent et centrales nucléaires, dans des paysages souvent absorbés par la brume. Dans cette atmosphère crépusculaire, où corps et site semblent encore tenir l'un à l'autre par une continuité fragile, les identités se défont et se reconfigurent. Figures humaines et végétales, en postures d'abandon, émergent lentement de l'ombre. SMITH y installe une esthétique du suspens et de l'indéterminé, attentive à ce qui affleure sans se fixer, à la frontière, au seuil instable du jour et de la nuit.

Löyly (2009)

Née d'une immersion en Finlande, cette série opère un tournant, celui d'une photographie qui lie son processus à la rencontre d'une communauté choisie. Son titre évoque la vapeur du sauna, désignant en finnois le passage du liquide au gazeux et, par extension, la figure du spectre. SMITH fait de cette évaporation la matrice d'identités aux contours poreux. Entre paysages post-nucléaires et portraits aux genres fluides, les corps dérivent dans un espace transitoire. Ici, le genre n'est plus une essence, mais une modalité de la métamorphose au sein d'un régime de transformations. Dans l'air épaissi de vapeur, le sujet se dilue dans le paysage : l'environnement devient un milieu d'absorption où l'identité se défait en même temps qu'elle s'invente.

Photino

Inspirée par la théorie de la supersymétrie, la série s'inspire de la figure potentielle du « photino », superpartenaire hypothétique du photon. Le modèle de la supersymétrie avance l'idée que chaque particule posséderait un double encore inobservé, déplaçant notre manière de décrire la matière. Ici, les tirages photographiques sur aluminium cohabitent avec des néons serpentins, signes d'une présence mutante qui relie l'échelle cosmique à l'organique : liane, ADN, fleuve, veine, autant de figures d'une circulation du vivant et de ses transmissions. L'œuvre rend hommage aux médiateurs, chamanes, hackers, militants, membres de la famille queer de l'artiste, qui déverrouillent des savoirs cachés et échappent aux normes. Photino devient ainsi l'image miroir d'un monde classique, révélant d'autres manières d'habiter la planète.

Saturnium

Saturnium se présente comme un « conte musical » et un objet artistique hybride mêlant fiction, recherches scientifiques et expérimentations techniques. Ce projet collaboratif, réalisé avec le musicien Antonin-Tri Hoang, prend pour point de départ la découverte imaginaire par Marie Curie d'un nouvel élément radioactif au début du XX^e siècle : le saturnium. L'œuvre explore la porosité entre les époques et les dimensions, repoussant les limites de la représentation du réel. Se déclinant sous forme d'installation photographique, de livre et d'une performance vidéo musicale en 3D, *Saturnium* interroge la mutation des formes et de la matière. À travers cette épopée sensorielle, SMITH poursuit son exploration du passage et de l'invisible, en inscrivant le corps et l'image dans une temporalité élargie, entre science et mythologie contemporaine.

Sign I & II

Réalisées avec le néoniste Alexis Dandreis, ces deux sculptures de verre et de bois brûlé servent de balises à l'exposition. Leur titre, « Ici grand ouvert », emprunté au philosophe Jean-Luc Nancy, qui fut le premier directeur de thèse de l'artiste, désigne une posture d'accueil total face à l'invisible. *Sign I* agit comme l'enseigne d'un seuil vers un autre monde, tandis que *Sign II* reproduit la chorégraphie lumineuse des scotomes. Ces zigzags éblouissants, liés aux migraines ophtalmiques, sont ici transmués en signaux de conscience modifiée. Ensemble, ces pièces affirment un monde ouvert sur lui-même, invitant à éprouver une « transcendance immanente ». Elles proposent une élévation sans dehors, nichée au cœur même du réel, où l'émerveillement devient une modalité de présence.

Spectrographies (2014)

Premier projet indisciplinaire au long cours, *Spectrographies* mobilise la caméra thermique pour révéler ce qui excède la matérialité des corps. À travers la photographie, le cinéma et la performance, SMITH enregistre les variations de chaleur du vivant et active une hantologie derridienne. Le présent s'y laisse traverser par des traces persistantes : des empreintes thermiques fragiles, présences réduites à leur pure énergie. Cette esthétique met en crise les régimes classiques de la visibilité. En détournant une technologie issue du champ militaire, l'artiste transforme l'arme en instrument d'amour, capable de rendre sensible le manque ou la chaleur d'une main disparue. L'œuvre propose une lecture métaphysique du corps, perçu comme une vibration en transition entre apparition et retrait.

Spree (2008)

Réalisée entre Paris et Berlin, alors que la capitale allemande se reconfigurait au rythme des nuits électroniques, cette série emprunte son nom à la rivière berlinoise. SMITH y saisit l'évaporation des êtres et des choses dans une palette de blancs étouffés et de bleus grisés. En résonance avec une *fadeur* verlainienne, comprise comme régime de la puissance plutôt que de l'accompli, l'ensemble décrit un état de suspension au cœur d'un tissu urbain en métamorphose. Les images privilégient le passage et la nuance : les corps aimés y apparaissent dans un temps de latence, comme retenus au seuil d'une forme. À travers cette économie du « presque », SMITH poursuit une enquête sur les identités et les relations en suspens, en devenir.

Sub Limis (2010)

Construite sur la notion de seuil (*sub limen*), cette série déploie une palette de gris laiteux et de blancs évanescents. SMITH y éprouve la plasticité du sujet à travers des figures à la présence magnétique, moins assignées qu'exposées à une vibration sourde. Saisis dans l'abandon du sommeil ou de la rêverie, les corps semblent retenus entre apparition et retrait. Paysages captés dans des moments de bascule – vagues, nuées, fumées – et êtres partagent ici un même statut transitoire, au sein d'un temps non résolu. La série interroge la persistance de l'identité dans ces zones de latence où le corps se soustrait à sa propre détermination. Sujet et paysage entrent alors en cotransformation, modifiant leur consistance réciproque.

Les Apocalyptiques (2019)

Premier volet de l'archipel *Désidération*, ce court métrage se déploie dans un Paris déserté, dont le silence anticipe étrangement l'immobilisation du monde à venir. Le film suit l'errance d'une cavalière à vélo traversant la ville éteinte jusqu'à la Samaritaine. Ce grand magasin désaffecté devient le théâtre d'une expérience où quatre survivants demeurent suspendus dans un état d'arrêt de mort, scrutant un effondrement qui ne se produit jamais tout à fait. Par une caméra flottante en vue subjective, SMITH déplace l'imaginaire de la fin : l'enjeu n'est pas la destruction, mais la mutation. Dans cette suspension même se prépare un passage vers des mondes possibles où l'idée de fin absolue cède la place à une métamorphose simultanée des êtres, des récits et des croyances.

Projection le dimanche 7 juin 2026, dans le cadre de la programmation « Les petites mues ».

Corpus d'œuvres



1



2



3

-
1. SMITH, *Sans titre*, in "Dami (Fulmen)", 2023. Thermogramme sur aluminium brossé. Courtesy Galerie Christophe Gaillard
2. SMITH, *Sans titre*, in "Désidération (Prologue)", 2019. Tirage sur aluminium brossé. Courtesy Galerie Christophe Gaillard / Modds.
3. SMITH, *Sans titre*, in "Dami (Fulmen)", 2024. Image réalisée dans le cadre de la résidence INSTANTS, « Château Palmer × Leica ». Thermogramme sur aluminium brossé. Courtesy Galerie Christophe Gaillard. Courtesy galerie Løevenbruck, Paris.

Corpus d'œuvres



4



5

4. SMITH, *Sans titre*, in "Dami (Travelogue)", 2024.

Tirage sur aluminium brossé. Courtesy Galerie Christophe Gaillard / Modds.

5. SMITH, *L'extase de M. Patate*, 2024. Vue d'installation. Courtesy Galerie Christophe Gaillard.

Visuels libres de droits pour la promotion de l'exposition SMITH au MAC VAL, pour la durée de l'événement, du 23 mai 2026 au 31 janvier 2027.

Pour toute demande de visuels complémentaires pour la promotion de l'exposition, merci de contacter l'agence MODDS
MODDS – AGENCE DE PHOTOGRAPHES – REPRÉSENTATION et DIFFUSION

Marie Delcroix

marie.delcroix@modds.fr

+33 6 70 38 36 23

80 rue Taitbout, 75009 Paris

modds.fr

@modds.photo

Le MAC VAL



Le MAC VAL – Musée d’art contemporain du Val-de-Marne est le seul musée à être exclusivement consacré à la scène artistique en France depuis les années 1950. Le projet du musée se développe depuis une quinzaine d’années, suite à la création en 1982, du Fonds Départemental d’Art Contemporain. En 1998, la collection est agréée par le conseil artistique des musées et le Projet Scientifique et Culturel est valide par la Direction des Musées de France.

Ce projet est né de la conviction du Département du Val-de-Marne, qu’un soutien à la création artistique, tourné résolument vers le public, concourt au rayonnement du territoire. 2500 œuvres de près de 400 artistes composent la collection. Parmi elles, des œuvres d’artistes incontournables de la scène artistique mais aussi des œuvres d’artistes émergents affirmant la volonté du MAC VAL d’être au plus proche de la création contemporaine.

En résonance avec les accrochages de la collection, deux expositions temporaires sont présentées annuellement. Monographiques ou collectives, elles prennent la forme d’une invitation, naissent de la rencontre entre l’artiste et le musée. Construites comme un prolongement de la collection, les expositions offrent la possibilité d’aller plus loin dans la découverte de l’art contemporain.

L’équipe du MAC VAL met son imagination au service du public en proposant des actions innovantes et sensibles pour rendre accessible à tous la découverte de l’art contemporain en France depuis son émergence jusqu’à la création artistique la plus contemporaine.

Infos pratiques

MAC VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
Place de la Libération
94400 Vitry-sur-Seine
01 43 91 64 20
contact@macval.fr
macval.fr

Visites

Pour les adultes et jeunes à partir de 11 ans
Tous les samedis à 16h, visite tout public
Tous les samedis à 16h30, « Visite inattendue »
Tous les dimanches à 16h, « Chefs d'oeuvres d'aujourd'hui »
Tous les dimanches à 16h30, « Les clefs de l'art contemporain »

Pour les familles et enfants à partir de 4 ans
Tous les samedis et dimanches, 15h
Les mercredis des vacances scolaires, 15h

Visites gratuites avec le billet d'entrée du musée
Renseignements et réservations : reservation@macval.fr ou 01 43 91 64 23

Centre de documentation

Une équipe de documentalistes vous accueille pour poursuivre et approfondir la visite autour d'ouvrages de référence.

Accès libre et gratuit du mardi au samedi de 14h à 18h
cdm@macval.fr ou 01 43 91 14 64
→ doc.macval.fr

Restaurant

Le restaurant du MAC VAL « Le monde marche » est ouvert du mardi au dimanche de 11h à 17h.
Réservations : 01 43 91 57 74

Retrouvez tout le détail des expositions et de la programmation en ligne sur macval.fr

Suivez-nous sur [Instagram](#), [Facebook](#), [Linkedin](#), [YouTube](#) et [Vimeo](#)

Infos pratiques

Horaires d'ouverture

Musée

Du mardi au dimanche et jours fériés, 11h – 18h
Fermeture des caisses 30 minutes avant
Fermeture les 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 15 août et 25 décembre

Horaires d'ouverture

Jardin Michel Germa

Accès gratuit
Du mardi au dimanche, 9h – 18h



Tarifs

Musée :	Tarif plein 5 € Tarif réduit 2,50 € Groupes de plus de 10 personnes, enseignantes, enseignants, seniors de plus de 65 ans
Gratuité :	Moins de 26 ans, étudiantes, étudiants, demandeurs et demandeuses d'emploi, allocataires du RSA, personnes handicapées et l'accompagnant-e, membres de la Maison des artistes, etc.(liste complète sur macval.fr)
Entrée gratuite :	Le premier dimanche du mois
Vestiaire visiteurs :	Gratuit
Abonnement :	« Laissez-passer » 15 € pour une personne pour un an 25 € pour deux personnes pour un an

Vue du jardin du MAC VAL. Au premier plan, Sara Favriau, *La convoitise*, 2016.

Infos pratiques

Accès

Voiture

Depuis le périphérique (sortie Porte d'Italie ou Porte d'Ivry), rejoindre la Porte de Choisy, puis prendre la D5 jusqu'à la place de la Libération à Vitry-sur-Seine (sculpture de Jean Dubuffet).

À 5 km de Paris

Parking ouvert du mardi, Accès rue Henri de Vilmorin, gratuit.
au dimanche 11h – 18h

Accès

Métro ou Tramway

Itinéraire conseillé

- Ligne ⑦ ou tramway T3 arrêt Porte de Choisy. Puis T9, arrêt MAC VAL.
- Ligne ⑦ arrêt Villejuif – Louis Aragon. Puis bus 172 (dir. Créteil-l'Échat), arrêt MAC VAL ou bus 180 (dir. Charenton-Écoles), arrêt Camélinat.
- Ligne ⑧, arrêt Liberté. Puis bus 180 (dir. Villejuif), arrêt Hôtel de Ville.

Accès

RER

- RER C – Gare de Vitry-sur-Seine. Puis bus 180 (dir. Villejuif), arrêt Hôtel de Ville.
- RER D – Gare de Maisons-Alfort / Alfortville. Puis bus 172 (dir. Bourg-la-Reine RER), arrêt Henri de Vilmorin.



Photo © Éric Legrand-CD94

Infos pratiques

Contacts

Joana Idieder
Responsable du développement et de la communication
joana.idieder@macval.fr

Delphine Haton
Chargée de communication
delphine.haton@macval.fr

Julie Gelé
Chargée de communication et des locations d'espaces
julie.gele@macval.fr

Contact presse
Agnès Renoult Communication
macval@agnesrenoult.com
+33 (0)1 87 44 25 25

Le MAC VAL remercie ses partenaires



BeauxArts

**LE
QUOTIDIEN
DE L'ART**

**Les
Inrockuptibles**



Slash



Photo © Lucille Schoenhentz-CD94